

Arendell, Terry. 1995. Fathers and Divorce. Newbury Park, Californie, Sage Publications, 302 p.

Germain Dulac

Numéro 37, printemps 1997

Politiques du père

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/017737ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/017737ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (imprimé)

1703-9665 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dulac, G. (1997). Compte rendu de [Arendell, Terry. 1995. Fathers and Divorce. Newbury Park, Californie, Sage Publications, 302 p.] *Lien social et Politiques*, (37), 176–177. <https://doi.org/10.7202/017737ar>

après la débâcle du printemps 1940, puis la « culture du sacrifice » qui s'élabore « au carrefour de la politique familiariste et nataliste de l'État français et de la culture féminine catholique ». La troisième partie « étudie les effets politiques de ce retour au socle biologique des inégalités premières » (c'est-à-dire celles du masculin et du féminin), en tant qu'ils induisent la légitimation d'un ordre social.

Francine Muel-Dreyfus repère méticuleusement les liens qui rattachent cette situation à l'avant-guerre, qu'il s'agisse du discours de l'Église catholique (en première ligne), des courants natalistes, du mouvement eugéniste, des milieux de l'enseignement ou encore de ceux de la médecine. Elle montre également comment la réactivation de ce qu'elle appelle *l'éternel féminin* procède sous Vichy d'une construction idéologique plus large structurée à l'identique, binaire, qui oppose ainsi l'étranger au national, le supérieur à l'inférieur, le pur à l'impur, etc. On pourrait selon ce schéma imputer au même syndrome de *l'éternel* les représentations de l'ennemi (juifs, communistes, francs-maçons, résistants de tout poil).

Au prisme de ce regard sexué posé sur l'idéologie vichyssoise, le lecteur appréciera la finesse de l'approche et des analyses. Si la démarche générale est convaincante et originale, elle n'est pas exempte parfois d'une certaine candeur : par exemple lorsque l'auteur semble s'étonner que l'Église soit un rouage essentiel du processus de contrition féminine, ou que les références à des auteurs comme Maurice Barrès, Paul Bourget, Henry Bordeaux, Henri Massis ou Joseph de Maistre « pour condamner le régime républicain et le suffrage universel » soient prônées par des publications catholiques (en l'occurrence les *Semaines religieuses*), ou encore de la parenté de langage repérée entre Vichy et l'Église (le péché, l'obéissance, le devoir, la jouissance, etc.). L'historiographie sur Vichy ayant beaucoup progressé, on pourrait reprocher à l'ouvrage, outre son style parfois embrouillé, de ne pas prendre suffisamment en compte certains travaux récents (l'étude souvent citée de Jacques Duquesne sur les catholiques date de 1966), non plus que de l'évolution du régime au cours des quatre années de son existence, l'inefficacité de sa propa-

gande et l'isolement de Vichy après 1941. Mais au-delà de ces quelques réserves, il faut rendre hommage au caractère novateur du livre de Francine Muel-Dreyfus, qui confirme que l'ordre des corps est une dimension fondamentale de l'ordre politique.

François Rouquet
Université de Rennes I

ARENDELL, Terry. 1995. *Fathers and Divorce*. Newbury Park, Californie, Sage Publications, 302 p.

Voici un livre qui viendra répondre aux attentes de ceux qui soulignent la faible présence de la parole des hommes et des pères dans les recherches sur la famille. Arendell n'en est pas à ses premières armes. Il a déjà effectué des recherches sur les mères et le divorce (*Mothers and Divorce*, University of California Press, 1986). Dans cet ouvrage, il rend compte d'une recherche à laquelle ont participé 75 pères divorcés ainsi que de nombreux spécialistes : avocats, médiateurs, travailleurs sociaux et autres professionnels des questions familiales.

Le livre est constitué de quatre parties. Les deux chapitres de la première partie posent le problème du divorce en Amérique, et les deux chapitres de la section suivante considèrent l'état du discours masculiniste sur le divorce, portant presque exclusivement sur les questions économiques. La troisième partie présente l'analyse du groupe majoritaire des pères qui ont une trajectoire traditionnelle, et la dernière concerne les trajectoires du groupe minoritaire des pères qui empruntent des parcours innovateurs.

L'ouvrage nous livre un vibrant témoignage sur la vie des pères divorcés et examine la manière dont ils s'adaptent à leur nouvelle situation, comment ils aménagent leurs relations, en particulier avec l'ex-conjointe et les enfants. Le livre a aussi l'intérêt de nous faire plonger dans l'univers affectif et émotif des hommes qui traversent la crise du divorce. À ce sujet, Arendell se situe dans la lignée des constructivistes, c'est-à-dire de l'étude de la construction sociale du genre masculin, qui assigne historiquement des rôles aux hommes et leur impose des identités normées. Pour l'auteur, le divorce soulève le problème du comportement humain face au changement et au stress lié à l'incertitude générée par toute nouvelle situation.

Comment un individu réagit-il face à cette situation-ci ? De quelle manière s'y prend-il pour préserver une identité ébranlée par la rupture ?

Pour Arendell, la préservation de l'identité implique le recours à un complexe ou à un composite d'attitudes, de sens, de valeurs, de comportements, lesquels renvoient ou sont spécifiques à une culture. En ce qui concerne la paternité, ce sont les éléments culturels qui définissent le genre masculin (ou féminin).

À partir de ce cadre d'analyse, Arendell construit une typologie des conduites des pères divorcés. Il présente d'abord les convergences dans les attitudes des hommes face à la rupture d'union, puis les stratégies masculines permettant d'affronter les changements qu'elle entraîne. Quatre thèmes sont partagés par les répondants : les hommes se perçoivent comme des victimes du divorce et sont sur la défensive ; ils croient profondément aux différences entre les sexes et à la supériorité masculine ; ils perçoivent le divorce comme une forme de la guerre entre les sexes ; ils sont d'avis qu'après le divorce la famille est brisée et qu'ils en sont exclus ou du moins éloignés.

Arendell montre aussi que face à cette situation les hommes estiment n'avoir qu'un seul choix : garder le contrôle ou du moins donner l'impression qu'ils dominent la situation. Une telle attitude implique des coûts considérables pour les hommes et leurs proches. Les éléments d'analyse avancés par l'auteur constituent un apport important à l'étude de la condition masculine. Il confirme que la préservation de l'identité masculine des pères divorcés implique la mise en place de stratégies « genrées » de comportement. Les sections qui traitent de ces stratégies sont particulièrement intéressantes. S'inspirant des travaux d'Hochschild sur l'économie politique des affects, il classe les récits des pères en deux catégories : ceux des pères de la majorité traditionnelle, qui résistent et se perçoivent comme des victimes du système juridique, et qui sentent leur parentalité menacée, et ceux des pères de la minorité innovatrice, qui ont su s'adapter à leur nouvelle situation et développer des stratégies créatives, qui se sentent à l'aise face à leur nouvelle identité de père et ont su créer des liens durables avec leurs enfants.

Il s'agit là d'un livre percutant, qui se situe au cœur des problèmes engendrés par les mobilités conjugales.

Germain Dulac
Centre d'études appliquées sur la famille
Ecole de service social
Université McGill

BLANKENHORN, David. 1995.
Fatherless America: Confronting our Most Urgent Social Problems. New York, Basic Books, 328 p.

Depuis le milieu du siècle, à chaque décennie, des auteurs nous rappellent que les transformations rapides et radicales qui affectent la paternité trouvent écho dans tous les aspects de la vie sociale. Les analyses percutantes de Mitscherlich (*Vers la société sans père*, Gallimard, 1963) et de Mendel (*La Révolte contre le père*, Payot, 1968) ont élucidé des phénomènes psychosociaux, et plus spécifiquement ce que l'on nommait alors le conflit des générations, et admirablement montré que l'effacement progressif et inévitable de la figure paternelle, pilier de l'identification socialisante, laissait exploser plus ou moins anarchiquement les forces libératrices, qui demeuraient néanmoins soumises à des contraintes sociales. Ainsi la volonté d'émancipation contre le *pater familias* ne trouvait-elle le plus souvent d'expression que dans l'agressivité, l'angoisse ou l'indifférence.

Blankenhorn relance le débat sur l'impact de la société sans père. Son argumentation s'appuie sur une foule de données démographiques concernant la hausse du divorce, de la monoparentalité, de la pauvreté et de la criminalité. L'auteur insiste sur la détérioration de la situation des familles américaines au cours des dernières décennies, qui n'est plus seulement le fait d'une classe sociale ou d'un groupe précis, comme le suggérait le Rapport Moynihan, mais concerne les blancs, les hispaniques, les familles afro-américaines, les pauvres, les classes moyennes et les classes supérieures de la société américaine.

C'est dans l'attitude de toute la société vis-à-vis de la paternité que l'auteur trouve la cause de ces malheurs, en quoi il se range du côté de la *Moral Majority* américaine : l'Amérique aurait démissionné, comme bon nombre de pères, ainsi que l'atteste une attitude de laisser-faire généralisée à l'égard de la place et du rôle du père. De là à suggérer

que la solution aux maux de l'Amérique réside dans une reviviscence de la paternité, il n'y avait qu'un pas. Blankenhorn écrit : « La clé, pour la société, est de créer des pères. Socialement, la paternité implique des hommes responsables, et elle se traduit en bonheur pour les enfants. À l'opposé, une société sans pères signifie plus de violence masculine et un moindre bien-être des enfants. Aux États-Unis, en cette fin de millénaire, la carence paternelle est la cause première des difficultés que vivent les enfants ainsi que de nombreux problèmes sociaux, parmi lesquels l'accroissement de la violence ».

Blankenhorn note que des problèmes comme la pauvreté des familles monoparentales dirigées par les mères, l'augmentation de la violence, le décrochage scolaire et le suicide des jeunes sont interreliés et relèvent d'un ensemble de facteurs comprenant les transformations familiales et la moindre implication des pères. Mais on est loin d'avoir établi un lien de causalité directe entre l'absence du père et ces problèmes sociaux dont parle l'auteur. Cela ne l'empêche pas de voir dans l'absence du père la cause première de tous les malheurs qui frappent nos sociétés et au premier chef de la piètre qualité de vie de nombreux enfants.

On ressentira un certain malaise à la lecture de ce livre, en raison d'abord de la rigidité de la position de l'auteur, qui fait de l'absence du père la cause de tous les problèmes sociaux. De plus, les solutions qu'il préconise (empreintes de rectitude politique) laissent sceptique. Certes, la mise en place de mécanismes de perception des pensions alimentaires, par exemple, est un moyen de lutter contre la pauvreté des enfants et d'accroître, indirectement, la présence des pères auprès d'eux. En revanche, la position de Blankenhorn sur les droits de visite (notamment sur les ententes qui permettent aux pères de recevoir leurs enfants un week-end par mois, par exemple) est tout à fait inacceptable : à ses yeux, ces pères sont quasiment des parents inutiles. De même, quand il analyse le comportement des nouveaux pères, tout en reconnaissant leur désir d'être plus proches de leurs enfants (« nurturant »), il leur reproche d'avoir abandonné sinon trahi leur rôle traditionnel de pourvoyeurs. Peut-être est-il influencé par les écrits de Robert Bly (*Iron John*, Addison Wesley, 1990), qui blâme les hommes de s'être

laissé féminiser et les enjoint de renouer avec leur identité mâle profonde. Ironiquement, le modèle du *good family man* que propose Blankenhorn devrait allier les comportements des nouveaux pères aux rôles plus traditionnels du père pourvoyeur.

Ce livre est une provocation, et ce à plusieurs égards, tout d'abord par le constat implacable des effets sociaux dévastateurs de l'absence du père. Le constat a beau être indéniable, l'ouvrage agace par sa vision unilatérale et son manque de nuances. On est loin des travaux de Mendel ou de Mitscherlich. Finalement, plusieurs seront importunés par la nostalgie à peine cachée de l'auteur pour les valeurs du *pater familias* et par son rejet des nouveaux pères. Peut-être est-ce une raison de lire le livre et d'en discuter le contenu.

Germain Dulac
Centre d'études appliquées sur la famille
Ecole de service social
Université McGill

GERSON, Kathleen. 1993. *No Man's Land: Men's Changing Commitment to Family and Work.* New York, Basic Books, 294 p.

Le livre de Gerson est un bon exemple des travaux qui essaient de dépasser le simple constat de l'absence et de la carence du père. Il veut rompre avec l'idée généralement admise du déficit paternel. Tout en reconnaissant le bien-fondé des critiques féministes à l'égard du « mâle américain », l'auteur trouve urgent de mieux comprendre et interpréter la vie des hommes. Son argument est simple. Certes, les hommes bénéficient de privilèges. Ils n'ont pas modifié leurs comportements, du moins pas autant que bien des femmes le souhaiteraient, et ils fuient souvent leurs responsabilités familiales et parentales. Mais il ne faut pas minimiser le fait que bon nombre ont changé et que l'homme américain doit actuellement faire face à des dilemmes sociaux et économiques d'une ampleur inconnue de ses pères et grand-pères. C'est en ce sens que le livre prend une certaine distance par rapport à la problématique de l'absence et du déficit paternel.

L'auteur fait état de ses recherches. À partir d'entrevues en profondeur avec 138 hommes (dans la trentaine et la quarantaine) de divers milieux, elle explore différents univers de la vie des hommes,